

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI, 30 AVRIL 1852.

PREMIERE PAGE: Journal d'un confesseur de la Foi (1793-1795). FICILETON: LE MONTAGNARD OU LES DEUX REPUBLICAINS: 1793-1848. - Seconde partie. 1848. (Suite.)

Lectures du Dr. Brownson.

Pourquoi ne suis-je pas un protestant? (Suite.)

Mardi soir (20 avril) le Dr. Brownson pour suivit sa dissertation en présence d'un auditoire aussi nombreux que celui du jeudi précédent.

Il commença par observer, avec raison, qu'il y a des esprits difficiles à contenter; que des personnes avaient trouvé à redire à ce que, dans sa première dissertation, tout en expliquant pourquoi il n'était point protestant, il n'avait nullement dit les raisons qui le faisaient être un catholique. Il avait prétendu ne donner qu'une partie des nombreuses raisons pour quoi il n'était point un protestant, sans les énoncer toutes. L'objection était conséquemment mal fondée, car c'était là toutes les raisons pour lesquelles il n'était point un protestant; il aurait, par la même, donné la raison pourquoi il était un catholique, puisque tout homme doit être l'un ou l'autre.

"Jeudi" continua-t-il, j'exposai devant vous quelques-unes des raisons pourquoi je n'étais point un protestant. C'était, en premier lieu - Parce que jamais je n'avais pu acquiescer à aucune des sectes protestantes. Passant qu'en observant le protestantisme, et en accomplissant toutes ses prescriptions, j'opérais mon salut. Secondement - Parce que jamais je n'avais pu découvrir ce qu'est le protestantisme positivement, ou de quelle doctrine il fût permis de dire que c'était une doctrine protestante, particulièrement un protestantisme - distincte de la doctrine catholique d'une part, et de l'autre, distincte aussi de la doctrine déiste ou infidèle. Je posai que si le protestantisme professait être la vraie religion, il devait être en état de me donner l'assurance que je désirais, et qu'il fallait à mon âme; mais que le protestantisme ne pouvant me donner cette assurance, il me paraissait évident que le protestantisme n'était pas la vraie religion. Ma seconde raison fut - que jamais je n'avais pu constater ce qu'était le protestantisme dans son idée positive. J'avais reçu de toutes les sectes sur ce point une réponse, mais non une réponse définitive; les sectes évangéliques étaient toutes divisées entre elles, et la question n'en était pas plus avancée avec le secours des plus libérales. Je me rappelle qu'à l'époque où j'étais ministre Unitarien, l'on disait communément que, d'entre les ministres Unitariens de Boston il n'y en avait que deux qui s'accordaient ensemble et qu'en outre ils différaient dans l'essentiel. Comment alors pouvais-je savoir avec une certitude infaillible à quelle secte je devais adhérer, ou à quelles doctrines il me fallait souscrire sous peine de perdre mon âme? Le protestantisme n'était pas seulement impuissant à me fournir aucune solution satisfaisante, mais le protestantisme n'avait pas, et ne pouvait avoir aucun organe ayant autorité par l'entremise duquel il pût répondre, car il ne possédait aucune faculté d'enseignement. Bien qu'aux yeux des protestants ceci puisse paraître de peu de conséquence, cependant, pour celui que presse le besoin de la vérité, s'il est profondément convaincu de la responsabilité qui pèse sur lui comme être immortel, c'est là, pour dire le moins, une grande perplexité.

"Ce que je voulais, c'était quelque chose de clair et de défini; quelque chose de plus que de simples mots, car les mots abondaient, oh! mais en grand nombre, ainsi que les phrases très sonantes. - Crois (appuyé sur le Seigneur Jésus-Christ) s'écriait l'évangélique. Mais qu'est-ce que croire sur le Seigneur Jésus-Christ? Je reprenais: Si je dois croire sur Lui, je dois croire quelque chose sur son autorité; quel est donc ce quelque chose qu'il me faille croire? Ce qu'enseigne le Christ, me répondez-vous. Mais ce que le Christ enseigne, qu'est-ce que? A cette dernière question je ne pus jamais obtenir une réponse décisive. Presbytériens, Methodistes, Unitariens, Universalistes, Suédois, Mormons, tous, tous protestants, en regard aux choses dont ils protestent contre l'Eglise Catholique, répondaient tous d'une manière différente à cette question; tous s'accordaient sur la négative, tous variaient sur l'objet positif du protestantisme. Mais c'était précisément cet objet positif du protestantisme que j'avais en contemplation. Quelques-uns disaient: "La justification par la Foi seule, c'est la grande doctrine protestante." Cette doctrine, à la vérité, fut enseignée par Luther et Calvin, et peut être professée par quelques protestants d'aujourd'hui; mais cette doctrine elle-même renferme un principe affirmatif et négatif: par son principe affirmatif, elle est une doctrine Catholique; elle n'est doctrine protestante qu'à raison du principe négatif qui s'y trouve impliqué. Ce qu'elle affirme - la justification par la Foi - elle l'affirme en commun avec le Catholicisme, car la justification par la Foi est une doctrine Catholique. - Ce qu'elle nie, c'est la nécessité des bonnes œuvres, et c'est par suite de cette dénégation, en conséquence de ce petit mot seulement ajouté par le protestantisme à l'antique doctrine Catholique de la justification par la Foi, qu'elle peut être appelée doctrine protestante. Au surplus, non seulement la doctrine de la justification par la Foi, seule, est une doctrine protestante seulement par la dénégation qu'elle renferme, mais même avec ce côté négatif, elle n'est pas une doctrine commune à toutes les sectes protestantes; elle n'est pas, par conséquent, la doctrine protestante. Les Unitariens la contestent; ils prétendent que Dieu est le Dieu de justice et de vérité, et que, parlant, il ne saurait dire juste un homme, à moins que cet homme ne soit juste. Si Dieu devait répéter juste, l'homme injuste, Dieu en ce cas accèderait à un mensonge; mais Dieu est la vérité. Les Unitariens et les protestants libéraux repoussent donc la doctrine, et en le faisant, ils m'ont paru être, alors que j'étais protestant, et ils me paraissent être, aujourd'hui que je suis un catholique, dialecticiens supérieurs et logiciens plus sensés que leurs frères orthodoxes de par l'autorité privée.

On me dit encore que la doctrine protestante est: "Le salut par les mérites du Christ, contrairement au salut par les œuvres." - Il n'y a rien d'exclusivement protestant dans cette doctrine, car l'Eglise Catholique enseigne, comme elle enseigna de tout temps, la doctrine du "Salut par les mérites du Christ, et que, c'est un moyen de sa Croix méritoire et de sa Passion, seulement, que la possibilité du salut a été acquise à l'humanité. Ce qu'il y a de positif en cette doctrine, est Catholique; tout ce qu'elle contient de protestant, c'est l'implicite dénégation de la nécessité de mener une vie sainte, et du mérite des bonnes œuvres accomplies en état de grâce. La doctrine Catholique est, ce n'est pas par les mérites du Christ, seulement, que nous sommes à même de réaliser les bonnes œuvres; que la puissance de les exécuter est un don gratuit de Dieu, mais que, pour obtenir le salut, il nous faut mériter le salut, il nous faut appliquer à nos âmes les mérites du Christ et produire de bons fruits: - De là le Ciel et la vie éternelle nous sont proposés comme une récompense; et le pouvoir de mériter cette récompense, par les bonnes œuvres, est un don gratuit de Dieu. Et je ne puis me dispenser ici de mentionner la singulière confusion qui existe dans l'esprit des protestants touchant les œuvres. Les protestants confondent les œuvres relativement à la loi Juive, (œuvres d'obligation locale et temporaire) avec les œuvres de la loi morale, les œuvres qui obligent universellement et à perpétuité; confondant ainsi les œuvres de la loi morale, que l'homme, dans son état naturel, est capable d'accomplir, avec les œuvres de l'ordre surnaturel, qu'il n'est donné à l'homme de réaliser seulement qu'avec l'aide de la grâce de Dieu. Ainsi, parlant de là, je ne pouvais trouver

ni dans la doctrine de la "Justification par la Foi seule," ni dans celle du "Salut par les mérites du Christ," aucune doctrine positive qui fût propre au protestantisme; il n'affirme en cela rien que n'adhèrent également la foi Catholique; il ne différait qu'avec cette foi qu'en ce qu'il n'ait quelque chose, c'est-à-dire, la nécessité des bonnes œuvres. Cette dénégation était en définitive convenable, parce que si, d'après le principe protestant, un homme pouvait une fois en arriver à croire que ses péchés lui étaient pardonnés, il en résultait inévitablement cette conséquence logique, que tous ses péchés, non seulement ceux du passé et du présent, mais même ceux à venir étaient et seraient aussi pardonnés. Cette doctrine luthérienne était le résultat logique des doctrines de la "plausibilité prétendue," et de l'infirmité des bonnes œuvres. On trouve dans Luther (Table Talk) ce que répondit le grand réformateur à un jeune homme bien pensant qui lui écrivait pour se plaindre de la violence des tentations qu'il éprouvait; il lui fit parvenir l'exhortation suivante: "Buvez, buvez, et n'avez-vous et défiez le Diable; dit à l'esprit du mal que vous vous attachez au Christ, en dépit de lui." Je ne veux pas prétendre (ajoute le lecteur) que mes frères protestants d'aujourd'hui entendaient de pareils sentiments.

Néanmoins, lesant abstraction de cette difficulté à découvrir ce qu'est la doctrine protestante, une autre difficulté non moins grande devait se présenter à moi en ce qui regardait ce qu'il fût possible de trouver ce que la doctrine protestante fait hier. Il est impossible de dire ce qu'elle est aujourd'hui, ou ce qu'elle sera demain. Le protestantisme se vante d'être progressif; mais le progrès suppose un changement. Le protestantisme est sans cesse modifié par des réformes, et à peine une réforme est-elle effectuée, que la réformation reformée doit elle-même être reformée; c'est pourquoi vous ne savez jamais quand vous devez être en possession de la doctrine protestante. Assurément, ce n'est point exagérer que de dire qu'il n'y a pas une seule secte protestante, ni même un seul individu protestant, qui croie aux doctrines des premiers réformateurs, ou dont les doctrines soient, à tous égards, identiques à celles de Luther, de Zuingle, de Calvin, de Martin Bucer, ou du Dr. Parker. Primitivement, la doctrine de la Reine Elizabeth, le Calvinisme existe encore dans la Nouvelle-Angleterre, mais le Calvinisme que l'on y préche aujourd'hui n'est pas le Calvinisme que l'on enseignait au temps de sa jeunesse. Si, de la Nouvelle Angleterre, patrie des Puritains, nous allons en Allemagne, le berceau du protestantisme, à Wittenberg, où Luther posa ses thèses, et dénonça le Pape en Haut-Allemand ou en mauvais latin, nous voyons que le protestantisme a subi des modifications plus grandes encore. D'entre les sectes qui empruntent leurs dénominations de Luther, il n'en est pas une aujourd'hui qui ait les doctrines de Luther. A Genève, du haut de la chaire de Tarel et de Calvin, des doctrines sont maintenant enseignées qui non seulement sont moins chrétiennes que celles au nom desquelles Calvin fit brûler Servetus, mais des doctrines trop étiques même pour J. J. Rousseau, trop peu propres à contenter même un Voltairien. Cela se produit par toute l'Europe; la lettre des anciennes formes est conservée; l'orthodoxie est encore un nom; mais les doctrines regardées d'abord comme orthodoxes, ont été depuis longtemps abandonnées pour faire place à un rationalisme transcendant, ou panthéisme mystique.

"Mais je proteste ici contre l'application moderne de ce mot orthodoxe. Je n'admets pas que le protestantisme soit limité aux sectes soi-disant orthodoxes. Une secte n'a pas plus le droit de s'appeler elle-même protestante, par excellence qu'aucune autre secte; la secte Unitarienne a droit et raison d'appeler ses opinions, doctrines protestantes orthodoxes, tout autant que la Methodistie luthérienne, ou que l'autre secte plus caline des Congrégationalistes. Aucune personne ne peut proposer ce qu'est "orthodoxie," par conséquent, nul n'a le droit de dire que ses opinions sont les doctrines orthodoxes. Chaque homme, à son sens, est orthodoxe, en estimant que son adversaire est hétérodoxe. Mais, comme tous

les protestants contestent l'autorité, et que, sans une autorité infaillible, il est impossible de décider infailliblement ce qui est orthodoxe, et ce qui est hétérodoxe, c'est, pour ne pas dire plus, une grossière impertinence de la part d'aucune secte protestante, de s'arroger à elle-même le titre d'orthodoxe. L'orthodoxie des protestants a été bien définie par un Quaker qui la trouva une doctrine surpassant toute chose. Si l'Unitairien s'en prenait à l'ascendant, la doctrine Unitarienne serait orthodoxe; si les Suédois ou les Mormons avaient la supériorité, la doctrine des Suédois ou des Mormons serait orthodoxe. En fait, parmi les protestants, l'orthodoxie veut dire ma doctrine, hétérodoxie veut dire la doctrine d'un autre que moi. Les protestants, quand ils le peuvent, appellent quelquefois à leur aide l'Etat pour qu'il règle les questions d'orthodoxie; mais je ne puis accepter la décision de l'Etat, qu'elle vienne d'un souverain, d'un conseil privé ou d'une majorité populaire, comme un gage d'orthodoxie, car Dieu n'a donné à l'Etat nul pouvoir de décider en matière de foi - nul pouvoir quelconque dans l'ordre spirituel. Dans les matières spirituelles, l'Etat, aussi bien que l'individu, est tenu de recevoir la loi et non de la dicter; car l'Etat, comme l'individu, est le subordonné de Dieu - de Celui qui est le Seigneur des Seigneurs et le conducteur des Princes.

"Parfois nos réformateurs protestants en appellent un suffrage universel comme à la règle de l'orthodoxie; consacrant ainsi la justice du mot d'un Quaker, cette orthodoxie exprime une doctrine à nulle autre pareille. En ce moment, voici, par exemple, le rapport d'un discours prononcé dernièrement à Londres par le grand réformateur J. Mazzini. Il propose de régénérer l'Italie par l'abolition de la papauté et l'établissement sur ses ruines d'une nouvelle religion réformée. Mais, pour arriver à la découverte de la vraie religion, comme Mazzini veut-il s'y prendre? Le Pape n'est plus - la religion ne peut descendre de Dieu sur la terre, il faut conséquemment la tirer du peuple. Le plan de Mazzini est simplement d'établir la vérité par le suffrage universel. Voici ses paroles telles que les reproduit un journal de Londres: -

"Le Pape étant disparu, ce serait une nécessité pour nous et pour l'Italie entière, de faire ce que j'appellerai à l'avenir le pont à l'humanité en ce qui a rapport à notre question religieuse. Comme nous devrions agir en politique, ainsi devrions-nous faire en religion. - Etablir l'opinion générale dans une assemblée générale. Nous en appelons, en autant que cette détermination le permet, au suffrage universel, et non seulement au clergé, mais à tous autres, laïque ayant fait une étude de la question religieuse; et nous saurons d'avec l'état des sentiments et de l'opinion, en fait de religion, nous accomplirons les transformations actuelles dans la croyance Catholique avec le temps. Nous aurons un concile à côté de notre assemblée constitutionnelle. Nous aurons le suffrage universel, et nous apprendrons, non pas ce qu'est la croyance religieuse de l'individu, mais ce qu'est la croyance collective de la majorité."

"Ainsi, le protestantisme veut régler les questions qui se rattachent à l'ordre religieux ou surnaturel, précisément de la manière qu'il règle les questions de l'ordre naturel ou civil: "Or, on établissant l'opinion générale au moyen d'une assemblée générale" - et en proclamant orthodoxe l'opinion générale ainsi établie, il faudrait oublier que la religion émane de Dieu, comme de la loi suprême, et qu'elle ne peut être connue qu'à l'aide de la révélation, et de la révélation seule.

"Cependant, quelques protestants me référeront à la Bible, comme je reviens que leur doctrine est, après tout, l'orthodoxie. "Mais," me dit le demandeur, "n'y a-t-il pas, outre vous-mêmes les autres sectes protestantes que vous réputez hétérodoxes? Ces-là ne sont-elles pas aussi pourvues de la Bible? Ne sont-elles pas, sous le rapport de l'intelligence, de la sincérité, et de l'active recherche de la vérité, vous égaux, pour ne rien dire de plus? Pourquoi donc prétendez vous que l'on doit interpréter la Bible comme vous l'interprétez, ou que les opinions que vous en déduisez ortho ou hétérodoxe soient les seules orthodoxes? Qui vous a donné le droit d'appeler votre frère, le ministre Unitarien, qui est un homme aussi bon, aussi intelligent, peut-être même beaucoup plus intelligent que vous, hétérodoxe, parce que son opinion sur le sens de la Bible diffère de la vôtre? Ce sont là des questions auxquelles le protestant orthodoxe trouve embarrassant de répondre autant de fois qu'elles

lui sont posées; mais la réponse n'est pas possible, car, dans le protestantisme, nulle autorité n'existe qui puisse décider ce qu'orthodoxie est ou n'est pas; et cependant, en dépit de cette vérité, l'on entend chaque jour d'épaissantes intelligences, et généralement de très ignorants parvenus, dénoncer des hommes meilleurs qu'eux, comme des hérétiques et des infidèles.

"Quelquefois, par une inconsistance prodigieuse, votre protestant orthodoxe en appellera, pour soutenir ses opinions, à la croyance universelle du monde chrétien, - en réalité à la tradition. Mais, s'il s'agit d'apprendre ce que c'est enfin que l'orthodoxie, il me faut remonter aux traditions des temps anciens; je dois revenir à cette église qui gouverna le monde longtemps avant que le protestantisme ne fût né - à l'antique Eglise catholique Romaine. Si les protestants en attestent l'antiquité de leur doctrine, le catholique en appelle à une antiquité beaucoup plus reculée, en faveur de la sienne, et l'histoire condamne tout d'une voix, dans un langage formel, non seulement les sectes protestantes libres ou hétérodoxes, mais tous les transuges de l'Eglise une. Lorsque les protestants orthodoxes me citent la croyance universelle de l'Eglise, ils me reportent à la tradition, et ils essaient de défendre le protestantisme par les principes catholiques, lesquels sont aussi fatals à son protestantisme qu'un protestantisme plus avancé et plus conséquent de l'Unitairien. Mais il est aussi impudent qu'absurd de parler de protestantisme orthodoxe. L'orthodoxie est une doctrine morte depuis longtemps; en vain ses ministres tentent-ils une sorte de galvanisme sur les corps par un procédé artificiel donnant une apparence de vie - l'orthodoxie est morte - elle ne saurait plus longtemps influencer le monde; elle n'a aucune prise sur l'âme humaine, aucune autorité sur les cœurs et les consciences; son pouvoir s'est évanoui, et la force véritable du monde protestant réside parmi les protestants libres. Les formes primitives ne séduisent plus - le protestantisme a cessé d'être le gage de l'union - de la justification par la foi seule, ou du salut par les mérites du Christ - Le véritable gage de l'union est pour lui la suspension du droit au jugement individuel, droit que les protestants se donnent, mais dont ils ne permettent pas l'usage aux autres. Le libre examen des accoussés de la mort, pourvu seulement qu'il ne soit pas permis au libre examen de produire son effet légitime: "la liberté de penser." - "C'est chose amusante," ajouta ici M. Brownson, faisant allusion aux allures libérales de quelques-uns des sectes évangéliques envers lui-même, "que de voir dans l'une des colonnes de ces journaux, le droit de libre examen revendiqué, puis, dans une autre colonne, l'application de ce droit, qui est la liberté de penser, subir condamnation." (Cette anecdote est naturellement aux frais du Montreal Witness.)

Le lecteur parle ici des difficultés qu'éprouve le controversiste Catholique à traiter avec le protestant. Semblable à la fumée, le protestantisme s'étend sans cesse à échapper à l'atteinte de son adversaire. Toujours mobile, se modifiant toujours, cessant d'être aujourd'hui ce qu'il fut hier, l'argument valide hier contre un protestant, ne le sera plus demain. Si le catholique est en mesure de réfuter Luther ou Calvin, son antagoniste protestant lui répond qu'il n'a rien à débiter avec Luther ou Calvin; que son protestantisme est invulnérable aux arguments qu'il admettra pour victorieux contre le protestantisme de Luther ou de Calvin. Il en est de même avec les Anglicans. L'un n'est pas en communion avec Pusey; un autre ne l'est pas avec le Dr. Sumner; un troisième se détache du Dr. Phillips, et, dans la réalité, nul protestant ne semble jamais avoir rien à débiter qu'avec lui-même, et, même en ce cas, il ne peut se concilier pour longtemps avec lui-même. Ainsi, le controversiste Catholique ne sait où diriger ses batteries; son antagoniste est un véritable Proteus évitant, par cette mobilité perpétuelle, son coup de mort.

M. Brownson se résumant: "Tout ce que le protestantisme, dit-il, peut réclamer comme étant à lui, rentre dans le négatif; - Sa foi est simplement la négation

qui n'était qu'un rôle tracé d'avance; aussi fut-il ému de la tristesse empreinte sur tous les traits de l'Italienne, de l'expression tremblante de sa voix.

-Madame, continua-t-il d'une voix grave, je ne suis pas un enfant; eh! bien, je vous le dis sérieusement, ce jeune homme....

-Monsieur, dit-elle, c'est assez ce que vous me dites là!

Elle prononça ces mots comme si son cœur eût été profondément pénétré.

-Je vous en remercie, M. Mathias, continua-t-elle en lui tendant la main.

Mathias était lancé, et comme c'était son cœur qui parlait, il sentait les paroles les plus éloquentes couler sur ses lèvres.

-Ce n'est pas à moi qu'il faut tendre la main, dit-il c'est à lui.

-Mon Dieu!.... que faire? murmura la princesse à demi voix, mais assez haut pour que l'étudiant pût l'entendre.

-Ce qu'il faut, Madame? chasser loin de vous toutes ces vaines pensées qui vous avaient fait surprendre Arthur.

Mathias avait mis tant de feu dans ses paroles, qu'il avait de grosses gouttes de sueur sur le front.

Olympia se leva et se tenant debout devant l'étudiant, elle lui dit d'une voix lente et grave:

-Racontez, M. Mathias, qu'il vienne, mais qu'il se souvienne bien avant d'entrer ici de toutes ces paroles et qu'il ne m'accuse jamais.

(A continuer.)

-Madame la princesse, dit-il à Mathias, fait demander le nom de monsieur.

-Mon nom ne fait rien à l'affaire, répliqua l'étudiant, dites à votre princesse que je viens lui parler confidentiellement.

Mathias appuya encore de telle sorte sur le mot confidentiellement, que le valet de pied fit ce qu'il avait fait le coadjuteur et répondit: -Alors... c'est différent... si monsieur veut me suivre....

-Je ne viens que pour cela, dit Mathias, qui commençait à s'impatience.

Le valet de pied lui fit traverser la salle à manger, et le grand salon. Mathias était de plus en plus émerveillé.

sa casquette derrière lui, l'horloge du dedans fait tic tac.

-Vous avez demandé à me parler? dit l'Italienne en posant son livre sur la table.

-Où... madame, j'ai demandé à.... d'abord... il faut que je vous dise... vous ne me reconnaissez pas?

-Je ne me rappelle point, Monsieur, vous avoir jamais vu.

-Je vous en remercie, ça n'empêche pas que je sois l'homme de la chaudière.

-Savez-vous que ce n'est pas bien, Madame, de faire du mal à un pauvre garçon trop confiant? Aussi, je me suis dit: il y a un mal entendu là dessous, et je suis venu en causer avec vous: me voilà, cautions.

-Je ne demande pas mieux, dit l'Italienne qui ne laissa rien paraître sur sa physionomie de ce qu'elle ressentait.

-Elle n'a l'air d'une bonne personne, se dit à part lui Mathias; l'affaire s'arrangera.

Il prit une chaise, et s'assit en jetant à terre sa casquette, qu'il n'avait pas cessé de dissimuler aux regards de la princesse.

-Madame, reprit Mathias qui était rentré dans toute la plénitude de ses moyens, je ne suis pas une femme; je n'ai pas besoin de vous le dire, ça frappe le regard; mais vous, qui en êtes une, et une grande dame, dites moi comment il se fait que l'on fasse niche à un pauvre garçon inoffensif et bon; car ça y est, madame....

qui n'était qu'un rôle tracé d'avance; aussi fut-il ému de la tristesse empreinte sur tous les traits de l'Italienne, de l'expression tremblante de sa voix.

-Madame, continua-t-il d'une voix grave, je ne suis pas un enfant; eh! bien, je vous le dis sérieusement, ce jeune homme....

-Monsieur, dit-elle, c'est assez ce que vous me dites là!

Elle prononça ces mots comme si son cœur eût été profondément pénétré.

-Je vous en remercie, M. Mathias, continua-t-elle en lui tendant la main.

Mathias était lancé, et comme c'était son cœur qui parlait, il sentait les paroles les plus éloquentes couler sur ses lèvres.

-Ce n'est pas à moi qu'il faut tendre la main, dit-il c'est à lui.

-Mon Dieu!.... que faire? murmura la princesse à demi voix, mais assez haut pour que l'étudiant pût l'entendre.

-Ce qu'il faut, Madame? chasser loin de vous toutes ces vaines pensées qui vous avaient fait surprendre Arthur.

Mathias avait mis tant de feu dans ses paroles, qu'il avait de grosses gouttes de sueur sur le front.

Olympia se leva et se tenant debout devant l'étudiant, elle lui dit d'une voix lente et grave: -Racontez, M. Mathias, qu'il vienne, mais qu'il se souvienne bien avant d'entrer ici de toutes ces paroles et qu'il ne m'accuse jamais. (A continuer.)